

Le Temps pascal
-----------------

1) Pâques

Ce terme et son sens sont repris de la Pâque juive, qui commémorait la délivrance d'Israël de l'Égypte lors de la dixième plaie. Celle-ci comprend trois éléments complémentaires : le repas pascal, le passage de l'Ange exterminateur, le passage de la Mer Rouge. Or cette dixième plaie diffère des neuf autres par le fait qu'elle est réalisée directement par Dieu, Moïse ayant un rôle secondaire, et qu'elle poussa Pharaon à chasser Israël, alors que les autres plaies renforçaient son refus de laisser partir le peuple de Dieu qui lui était asservi. Ajoutons que la mort, qui survint pour les premiers-nés des Égyptiens, et même toute mort, relève de Dieu seul ; que le repas pascal inaugure le temps religieux pour Israël et doit se faire selon les rites prescrits par Dieu ; et qu'à la Mer Rouge Pharaon et son armée sont entièrement engloutis et noyés. Et par là, nous comprenons que la Pâque célèbre le triomphe de la puissance divine. Or la Pâque juive est une figure de la Pâque chrétienne. Jésus d'ailleurs, avons-nous vu, a été enseveli la veille du sabbat qui était justement la fête de la Pâque, et il est ressuscité le surlendemain, montrant ainsi que c'est en tant que Dieu que Jésus avec son humanité triomphe de la mort, du péché, des puissances des ténèbres et de tout ce qui est ancien et figuratif, et que ce triomphe vient de lui et non des hommes. Cette puissance victorieuse du Christ s'appelle la Grâce. C'est pourquoi, en ce Temps pascal qui, célébrant la Résurrection de Jésus, évoque bien des réalités connexes, nous verrons plus spécialement ce que signifie et produit la Grâce.

Nous avons vu, au Temps de l'Avent, la Perdicion sur le fond du Salut, au Temps de Noël, la Promesse sur le fond de la foi, et au Temps du Carême, le Péché sur le fond du pardon divin. Nous avons vu aussi que la justice et la miséricorde de Dieu vont de pair avec insistance tantôt de l'une, tantôt de l'autre. Le pardon divin implique les deux : il est donné à celui qui se repent de ses péchés, ce qui est une reconnaissance de la justice de Dieu, et il est donné à celui qui demande à Dieu son pardon, ce qui implique la foi en sa miséricorde. En traitant de la Grâce, nous verrons que ces deux attributs de Dieu sont fortement unis.

2) La Grâce

La réalité de la Grâce est exprimée en français sous différentes formes : rendre grâce, faire grâce, gratifier, gracieux, gracier, état de grâce, trouver grâce, demander grâce, gratis, gratuité, gratitude, entrer en grâce, l'an de grâce, coup de grâce, droit de grâce, bonne grâce, et dans des locutions comme grâce à Dieu, à la grâce de Dieu. Dans la Bible, il y a aussi, mais dans une moindre mesure, de telles expressions, et surtout une richesse de sens qu'elle n'a pas en français, spécialement au sujet de la grâce de Dieu. Dans l'Ancien Testament, la Grâce est vue seulement comme un don de Dieu, mais dans le Nouveau, elle s'applique aussi à la personne de Jésus au point que celui-ci est appelé « la-Grâce », p. ex. en Tite 2,11, dans sa relation avec les sauvés : « Car la Grâce du Dieu Sauveur a été manifestée pour tous les hommes ».

C'est que la Grâce, qui est aussi attribuée au Saint-Esprit, est une réalité essentiellement divine ; elle relève de la nature divine, pourrait-on dire, puisqu'en théologie on parle de la « Grâce incréée » pour désigner Dieu lui-même voulant sauver, et le distinguer de la grâce sanctifiante, des charismes, des grâces actuelles, prévenantes, etc. Ainsi, le pardon divin est l'effet de la Grâce, mais il n'est pas un simple oubli du péché de la part de Dieu, il est également une transformation intérieure du pécheur qui croit, due à la Grâce de Dieu. Il faut dire encore que la Grâce est liée à la joie, car en grec toutes deux ont la même racine. Et, comme elle nous vient par l'Esprit du Seigneur Jésus, elle imprègne l'Église sainte, son Corps mystique, comme aussi la Sainte Écriture et la Sainte Tradition. Nous aurons l'occasion, au cours du Temps pascal d'en découvrir la richesse.

## 1<sup>ère</sup> Lecture : Actes 4,32-35

### I. Contexte

Nous sommes dans la partie des Actes des Apôtres, qui parle principalement de la mission de Pierre et des Onze (3-12) et de l'Église du Christ à Jérusalem (3-5). Depuis la Pentecôte, où trois mille juifs convertis au Christ se sont rassemblés, une deuxième assemblée eut lieu, dont notre texte parle en des termes parfois semblables à ceux de la première. Ces deux assemblées se ressemblent encore, parce que la première se fit après la Pentecôte pour les juifs réunis à Jérusalem, et la deuxième après une sorte de répétition de la Pentecôte mais à l'intérieur de l'Église. La première assemblée a été rapportée au 2<sup>e</sup> de Pâques A : il y était question de l'assiduité de tous à l'enseignement des Apôtres, à la fraction du pain, au partage des biens (Ac 2,42-47) ; dans notre texte, il est aussi parlé de la prédication des Apôtres et du partage des biens. Entre ces deux assemblées, il y a la guérison d'un impotent, suivie de deux discours dont nous aurons des extraits aux deux dimanches qui vont suivre. Le premier discours est adressé au peuple juif, et cinq mille d'entre eux se convertissent ; le deuxième est adressé au sanhédrin qui menace les Apôtres, après quoi les Apôtres et les chrétiens, bien unis dans la prière, reçoivent, dans une petite Pentecôte, un don supplémentaire du Saint-Esprit pour tenir bon dans la persécution qui les attend.

Vient alors notre texte où nous verrons que l'Église renforce sa cohésion, et après notre texte une double application de cette unité renforcée de l'Église. La première application, tout à fait heureuse, regarde Barnabé vendant son champ et en déposant le prix aux pieds des Apôtres. La deuxième, malheureuse, concerne le calcul hypocrite d'Ananie et Saphire, et leur mort décidée par Pierre. Notre texte se situe donc entre un renouvellement du don du Saint-Esprit pour un renforcement de l'unité de l'Église et l'importance décisive de la vente des biens nécessaires aux membres de l'Église, comme signe efficient de cette unité. Nous sommes loin d'une simple réunion où l'on aurait pris la décision de venir en aide aux pauvres, à l'instar de ce qui se faisait dans les synagogues. Ici, c'est une réunion unique en son genre, ignorée du judaïsme, typique de l'Église du Christ. Comme la Pentecôte a fait exister l'Église, ainsi la petite Pentecôte qui précède notre texte fait-elle exister un aspect particulier de l'Église : l'unité de tous par la Grâce divine jusque dans le partage des biens. Ceci est si fondamental à l'Église que Barnabé, un lévite, lorsqu'il se convertit, entre dans l'Église en observant cette règle – son baptême n'est même pas signalé –, et qu'Ananie et Saphire, par leur fraude, mourront pour avoir trompé le Saint-Esprit, en falsifiant cette règle. On a trop vu exclusivement dans le partage des biens de notre texte une aumône matérielle. En retrouvant le sens complet de ce texte, nous verrons en même temps pourquoi on a insisté sur le point de vue matériel.

### II. Texte

#### 1) La cohésion du Corps mystique de Christ (v. 32-33)

– v. 32 : « La multitude de ceux qui croyaient » : c'est le rassemblement de toute l'Église en un seul lieu et pour un seul but, en présence de tous les Apôtres sans que Pierre y soit distingué. Ceci souligne que Jésus, Christ et Seigneur est présent comme Tête de tous. La multitude des croyants est donc le Corps visible du Christ, dont la Tête est au Ciel à la droite du Père, et dont les membres sont unis selon cette nette distinction voulue par Jésus : les Apôtres représentant la Tête, et les fidèles représentant le Corps.

« Ceux qui croyaient » : ce qui, avant tout, les unis tous, c'est la foi au Christ. Comme il s'agit de juifs qui avaient la foi au vrai Dieu, on devine la joie profonde et le renoncement douloureux qu'ils vivent : la joie profonde parce que le Salut si longtemps promis est arrivé et les anime ; le renoncement douloureux au judaïsme, avec les

dommages que la foi en Jésus, le Fils de Dieu, apporte : l'excommunication, la persécution, l'abandon des mérites à cause d'un Salut gratuit, l'humiliation de la chair d'être hors du peuple des peuples, le rejet du sens purement humain de la Loi, bref, la mort de leur vie passée. Ce ne sont plus les profits personnellement obtenus du judaïsme et du monde qui les réunissent, c'est uniquement la foi en Jésus crucifié et ressuscité, dans la soumission aux Apôtres qui viennent d'être condamnés par le sanhédrin.

« Un seul cœur et une seule âme » ou litt. « Le cœur ainsi que l'âme était unique » : formule extraordinaire qui indique que tous étaient un seul corps, un seul être humain, au point que l'âme et le cœur étaient en parfait accord et pour cela, que chacun de ces deux est unifié : souvent, le cœur d'une personne est divisé, tiraillé de tendances diverses, parfois en contradiction avec elle-même. Remarquons aussi que le texte ne dit pas : « L'unité des croyants est comme un seul cœur », mais « La multitude des croyants est un seul cœur ». Il ne s'agit pas d'une unité que les croyants auraient déjà faite, mais d'un grand nombre de croyants qui se trouvent être dans l'unité. Ce n'est pas le fait des hommes, constituant ensemble ce qu'on appelle « une personne morale » composée de membres aux vies et aux tendances divergentes ; cela est uniquement dû au don du Saint-Esprit, qu'ils viennent de recevoir juste avant notre texte. Il s'agit d'une unité spéciale, conforme à celle de la Sainte Trinité. Paul reviendra souvent sur ce cœur-âme unique, parce que par la Grâce les chrétiens constituent ce qui caractérise la vie dans le Christ, la vie de l'Église sainte, animée par le Saint-Esprit, appelée le Corps mystique du Christ, et par Augustin d'Hippone le Christ total.

« Et personne ne se disait propriétaire », traduction plus claire mais très large. Le sens de cette phrase est fortement lié à l'unité des cœurs et des âmes. On a, en effet, « Et pas même un seul ou unique ne disait que lui était particulier ce qu'il possédait ». Le « Et pas même » indique d'une part la conséquence logique de cette unité des cœurs, et d'autre part le fait le plus évident de n'être plus propriétaire de ses propres biens. Si des réalités aussi grandes que l'unité des cœurs poussent les chrétiens à vivre les uns pour les autres dans une même pensée, avec humilité, sollicitude, dévouement, justice, à plus forte raison les réalités bien moindres que sont les biens particuliers, temporels et terrestres, appartiennent-elles à cette unité, spirituelle et éternelle, de tous. Mais Luc ne parle pas seulement de ce qui est intérieur à chacun et à tous, ou qui vient de la Grâce divine, il parle aussi de ce qui est extérieur et acquis personnellement par chacun et par tous : il s'agit de possessions dans tous les domaines, de réalités matérielles, intellectuelles, morales, religieuses, que l'on a conquises, comme la connaissance d'un métier, l'acquis d'une vertu, la sagesse du Christ. Tout cela est la propriété de tous et non plus de chacun.

« Mais tout leur était commun ». La traduction du Lectionnaire est trop matérialiste et partiellement fautive, elle qui dit : « On mettait tout en commun ». Cette traduction a fait croire que tout le monde se débarrassait de ses biens mobiliers et immobiliers, ce qui contredit les versets suivants. De plus, la bonne traduction parle de quelque chose de plus qu'une mise en commun, elle parle d'un état d'esprit qui fait dire à chacun : « Ce qui est à moi est à toi » ou éventuellement « à tel autre ».

– v. 33 : indique comment cet état d'esprit est entretenu ; le moyen est double :

a) Le témoignage des Apôtres, portant sur la Résurrection du Seigneur Jésus.

Et il est appuyé sur « une grande puissance » (et non « force » : Lectionnaire), c.-à-d. sur les paroles et les preuves des Apôtres investis du Saint-Esprit. Tous, avec crainte et gratitude, voient, dans la foi, la présence du Saint-Esprit dans ces témoins. Le témoignage sur la Résurrection du Christ ne signifie pas seulement que Jésus est ressuscité, mais aussi que Jésus a ressuscité les croyants, en leur donnant maintenant

sa vie divine pour ressusciter leur corps au dernier jour : c'est une autre vie que cette vie terrestre, et une vie bien meilleure que celle-ci et qui anime celle-ci.

- b) « Une grande grâce (et non « la puissance de la grâce » : Lectionnaire) sur eux tous ». « Une grande grâce » est un hapax biblique. Cette Grâce est donc extraordinaire, elle est à la dimension du Christ ressuscité, et elle a réussi à animer abondamment tous les croyants. C'est pourquoi il est dit que cette « grande grâce était sur eux tous » : elle est supérieure à tous mais elle les imprègne et les dirige.

Puisque le texte parle de la pleine activité de la Grâce, voyons déjà le sens de celle-ci :

- a) Elle est présente dans la sainte Église, et donc les chrétiens peuvent en vivre. C'est le point de vue par lequel il faut commencer à l'envisager, pour comprendre convenablement ce qu'elle est. Car c'est en vivant une chose qu'on la comprend le mieux. L'expliquer ou la voir dans ses effets est utile, mais rien ne vaut une expérience personnelle, comme ce fut le cas des premiers chrétiens. En tête de la plupart de ses épîtres, Paul souhaite « la grâce et la paix » à ses destinataires, car il sait que ce sont elles qui font comprendre et vivre l'enseignement qu'il va leur donner. Et il met toujours la Grâce avant la paix, parce que c'est la Grâce qui dispose à recevoir la paix messianique.
- b) Elle est fortement liée, par la particule τε, au témoignage des Apôtres sur la Résurrection du Christ. Cela veut dire que cette « grande grâce » est la connaissance active de la Résurrection du Seigneur Jésus, telle que les Apôtres l'enseignent.
- c) Elle est un don qui agit en sorte que se réalise l'unité de l'Église (« un seul cœur et une seule âme ») et qu'il soit possible à tous et à chacun de travailler à cette unité (« tout leur était commun »).
- d) Elle est divine mais donnée par Jésus Christ. Si nous excluons charisme, faire-grâce, eucharistie et ne prenons que le terme « grâce », dans le Nouveau Testament, on trouve sans possesseur « la grâce » (70 x), et les autres fois, « la grâce de Dieu » (33 x) et « la grâce du Seigneur Jésus » (20 x). Quand donc on a seulement « la grâce », il s'agit de la grâce divine, et elle vient toujours de Dieu :
- d) D'autres éléments de son sens sont donnés dans la deuxième partie.

## 2) Les activités du Corps mystique du Christ (v. 34-35)

- v. 34-35 : « Car (omis) : Cette conjonction causale introduit un exemple-type de cette unité effective des cœurs et des acquisitions, établie par le témoignage des Apôtres et la grande grâce de Dieu.

« Aucun d'entre eux n'était dans la misère », mais littéralement on a : « Pas-même quelqu'un parmi eux n'était un dépourvu : Ce dernier terme, ἐνδεής, est un hapax du Nouveau Testament : or on l'a plusieurs fois dans l'Ancien Testament pour traduire 18 x deux termes hébreux ; **סָרַח**, indigent, et **אֲבִיּוֹן**, nécessiteux. Il signifie donc celui qui est en manque dans tous les domaines. Or l'expression complète est tirée de Dt 15,4 qui demande la suppression de la dette de ceux qui ont dû emprunter lors de l'année sabbatique qui avait lieu tous les sept ans. Le travail étant obligatoire en Israël pour subvenir aux besoins de la famille, certaines personnes en étaient empêchées et devaient alors emprunter ; l'année sabbatique venait alors les soulager. Le sabbat, avons-nous vu (3<sup>e</sup> Carême B, p. 4-5) est la figure du Sabbat éternel, anticipé dans toute la vie chrétienne, mais spécialement le dimanche. Quant à l'année, elle ne relève pas d'abord de la chronologie mais des événements qui ont lieu ; elle représente notamment la vie de l'homme. De même que chaque année se déroule en quatre saisons, la vie de chaque personne se déroule en enfance, adolescence, âge mûr, vieillesse. On peut dire la même chose de la vie chrétienne de chacun, de la vie conjugale, d'une culture, d'une civilisation

...

L'application de cette année sabbatique à toute la vie chrétienne consiste en ceci : que dans le Christ aucun croyant ne doit rester accablé de ses dettes, c.-à-d. de ses péchés, et que la grâce de la Résurrection n'imprègne pas seulement l'âme mais aussi le corps, ses occupations, son mobilier. Ainsi la bénédiction d'une auto, d'une maison, d'une église ne concerne pas uniquement ces objets comme le pensent les superstitieux, elle concerne les personnes qui les emploient ou les fréquentent, et la façon correcte dont elles en font l'usage. Le sacrement de pénitence, dit actuellement de réconciliation, porte sur le pardon divin des péchés qui, avec l'aveu, demande la réparation de ce que les péchés ont détérioré. En écho du v. 32, notre verset donne le ton pour la suite du texte. Parce que toute la vie est sanctifiée par l'Esprit du Christ, l'état d'esprit qui convient est que, dans l'Église, personne ne peut rester en dette envers Dieu et le prochain, et que tout ce qu'on a reçu de Dieu, en fait de biens matériels, moraux ou spirituels, sert à combler les manques.

Comment les croyants de l'Église de Jérusalem comblaient-ils ces manques ? De deux façons : ceux qui avaient des richesses les vendaient, puis ils les déposaient aux pieds des Apôtres. Il s'agit évidemment de biens matériels, mais ceci n'est pas en contradiction avec l'apport de biens moraux et spirituels, mais en est le signe : En effet, d'abord l'aide morale et l'aide spirituelle se font par des paroles de réconfort, d'encouragement, de réconciliation, et par le souci de trouver des solutions et d'envisager l'efficacité de ces solutions. Ensuite et surtout l'aide matérielle est le signe de l'authenticité des aides morales et spirituelles. Comme Jésus le disait : « Celui qui est injuste pour très peu est injuste pour beaucoup » (Lc 15,10). Les biens matériels étant moindres que les biens qui leur sont supérieurs, si on n'est pas généreux de ses biens matériels, on ne l'est pas non plus ou à peine de ces biens supérieurs. Dans l'Église, dès son origine, il y a toujours eu des collectes d'argent pour les besoins à satisfaire mais aussi pour disposer les chrétiens à apporter leur aide spirituelle et leur aide morale. Mais aujourd'hui, les collectes durant les messes sont si médiocres, qu'on organise une foule d'attractions payantes : carême de partage, œuvres caritatives, fancy-fairs, tombolas, spectacles, festivals, publicité ; et puis, on n'a pas assez d'argent pour les vacances, les voyages, les concerts, et autres réjouissances. Il n'en était pas ainsi dans les Églises primitives, composées d'assez peu de membres : certaines nourrissaient les pauvres d'une ville, et, le cas échéant, elles s'entraidaient.

Voyons les deux façons d'agir dans l'Église de Jérusalem, la première étant à la fin du v. 34, et la seconde au début du v. 35 :

- a) La vente par chacun de ce qu'il possède. Une interprétation matérialiste, ne voyant que le geste extérieur et ignorant l'état d'esprit dont j'ai parlé plus haut, a fait dire que les riches avaient tout donné, ce qui avait abouti à une telle pauvreté de l'Église de Jérusalem qu'il avait fallu, au temps de Paul, faire une collecte dans toutes les Églises pour lui venir en aide. C'est une fausse interprétation. En voici trois preuves :
  - Cette vente était une coutume dans l'Église et non un geste fait une fois pour toutes ou par à coups. On le voit au fait que Barnabé donne volontairement le prix de son champ vendu (v. 36-37). Il avait admis qu'un don de ses biens correspondait à une règle constante de l'Église de Jérusalem.
  - Il est dit plus loin qu'Ananie et Saphire n'étaient pas obligés de vendre tous leurs biens ; s'ils sont condamnés par Pierre, c'est uniquement parce qu'ils n'ont pas été sincères. Il n'est donc pas vrai que tous devaient donner tous leurs biens (Ac 5,1-11).
  - En Ac 12,12 ; 21,8.10, certains membres opulents et influents avaient gardé leurs maisons.

Cette vente, faite par ceux qui étaient riches, tenait à cette règle générale : il est inhérent à la nature de l'Église que chacun de ses membres donne à la mesure de ses possibilités et

selon sa générosité, pour qu'il n'y ait pas de « dépourvus » parmi eux. Chaque dimanche, les besoins étaient annoncés, et chaque fois on y répondait complètement. – Il faudrait connaître le sens de « vendre et acheter » dans la Bible pour comprendre certains textes, p. ex. Is. 55,1-2. [<sup>1</sup> *Ah ! vous tous qui avez soif, venez vers l'eau, même si vous n'avez pas d'argent, venez, achetez et mangez ; venez, achetez sans argent, sans paiement, du vin et du lait.* <sup>2</sup> *Pourquoi dépenser de l'argent sans avoir le pain, et ce que vous avez gagné sans obtenir la satiété ? Écoutez, écoutez-moi et mangez le bon ; vous vous délecterez de mets succulents*]

b) Le prix déposé aux pieds des Apôtres. Ce geste signifie que les biens ou les prix donnés étaient la propriété de l'Église, consacrés et distribués par les Apôtres, investis du Saint-Esprit à la Pentecôte, et cela devant toute la communauté. La distribution était faite selon les besoins. Il ne s'agissait pas de donner pour donner, mais de satisfaire aux nécessités, chose laissée à l'appréciation des Apôtres ; p. ex. renflouer les dettes d'un tel, pardonner les péchés, payer le loyer d'une famille, subvenir aux pauvres, soigner les malades, aider ceux qui avaient tout perdu lors d'une persécution, secourir les victimes d'un malheur, etc.

Cette règle générale de l'Église relève de la grâce du Christ qui a tout donné, y compris lui-même, pour que l'homme vive divinement. Chaque chrétien qui vit cette règle agit donc de même, librement et généreusement, par une réponse conforme à la grâce reçue : la gratuité. C'est un autre aspect de la Grâce. Voyons-le :

- a) Dès qu'on parle de gratuité, on songe uniquement à celui qui fait un don gratuit, et l'on dit que celui qui a reçu ce don gratuit doit être reconnaissant, certes, mais aussi qu'il possède dorénavant ce don. Or ce dernier point n'est pas vrai dans les choses de Dieu, car tout appartient à Dieu, même les dons qu'il fait toujours gratuitement. Un fait semblable existe dans certaines relations humaines ; celle p. ex. entre un maître et son esclave : l'esclave reçoit gratuitement tout ce dont il a besoin, mais en retour il doit servir son maître gratuitement ; un autre exemple est celui des relations entre les parents et leurs enfants. Ce n'est là cependant qu'une ressemblance, car la Grâce de Dieu transforme, fait devenir elle-même celui qui la reçoit et en vit ; c'est le cas de la Grâce du baptême qui nous fait vraiment fils de Dieu comme Jésus. Dès lors, celui qui est animé par cette Grâce agit nécessairement comme elle, c.-à-d. gratuitement. Appliquons cela au Salut : il est donné par le Christ non pas à cause des mérites mais gratuitement, tout en demeurant la propriété du Sauveur ; celui qui en bénéficie est un sauvé qui appartient à Dieu comme le Salut appartient à Dieu. Le sauvé ne peut donc pas s'approprier le Salut, comme s'il était déjà sa propriété, à sa disposition. Celui qui s'estime supérieur aux autres parce qu'il se dit possesseur du Salut pèche, rend son Salut infructueux.
- b) Un moyen efficace pour savoir si j'agis selon la Grâce, c.-à-d. gratuitement, est l'usage des biens matériels, qui sont aussi, comme le monde entier, la propriété de Dieu. Quand je donne des biens intellectuels, moraux ou spirituels, je les conserve encore, mais je ne sais si je n'en ai pas fait peut-être ma propriété, surtout si je n'ai pas pris l'habitude d'en rendre grâce à Dieu quotidiennement. Par contre, quand je donne un bien matériel, je ne l'ai plus, et si je l'ai donné de bon cœur, mon don a été vraiment gratuit, et mon état d'esprit est bien la gratuité. C'est pourquoi, dans l'Écriture Sainte le matériel, le palpable, le visible sont le symbole du spirituel, du céleste, de l'invisible. Il est donc bon que je teste ma gratuité.
- c) Prenons encore un exemple plus large que le don de ce que je possède, et qui se rapproche davantage de la Grâce du Salut :
- Quand je suis dans un jardin appartenant à quelqu'un qui me laisse l'examiner, que je vois tout le profit que je peux en tirer, et que je m'empare des fruits et légumes que je désire, je ne vis pas la gratuité, mais ce qui m'anime, c'est l'esprit de possession.

- Par contre, quand je suis dans ce jardin gracieusement présenté par son propriétaire, que je me rends aussitôt compte que ce jardin s'offre à moi et se laisse parcourir et examiner comme je veux, et quand intérieurement je lui suis reconnaissant d'avoir vu ses beaux fruits, que je le quitte sans envie, en y revenant un autre jour, je suis dans le même état d'esprit, j'ai vécu la gratuité.

Les Apôtres et les croyants de notre texte vivaient cet état d'esprit de la gratuité suscitée par la Grâce. La deuxième partie est ainsi l'expression concrète de la première.

## Conclusion

Par un don complémentaire du Saint-Esprit, l'Église de Jérusalem prend conscience qu'elle est le Corps mystique du Christ qui doit vivre comme lui, riche de Dieu et pauvre de biens terrestres. Tous ses membres visent à l'unité de cœur et d'âme, tous et chacun se traitant mutuellement comme ils ont été traités par le Christ ressuscité. Leur préoccupation est de subvenir aux vrais besoins de tous, de le faire non pas dans le but de tout améliorer, de trouver leur satisfaction ou d'être une bonne communauté, mais dans le but de situer chacun et tous dans une relation correcte avec le Seigneur Jésus Christ dans tous les domaines, y compris le domaine matériel : Cette règle est celle de la Grâce divine et fait partie de la nature de l'Église Sainte qui vit pleinement de la Grâce du Christ. Elle entretient la pauvreté du cœur, seule capable d'user saintement des biens de Dieu et des biens de la terre. C'est pourquoi il est dit de subvenir au nécessaire et non pas au plus que le nécessaire ; afin que ceux qui reçoivent restent des pauvres selon le Christ, attachant de l'importance à la Grâce du Christ ressuscité, et afin que ceux qui donnent sachent que leurs biens dans tous les domaines appartiennent à l'Église des Apôtres, et [restent] conscients d'être eux-mêmes enrichis par la pauvreté du Christ. Pour réaliser et affermir cette attitude, les croyants ont besoin des Apôtres dans deux directions : d'une part, ils ont besoin d'être nourris par eux de la Résurrection de Jésus Christ qu'eux seuls ont connue, d'apprendre d'eux à respecter constamment la Grâce que Dieu leur a donnée, et de travailler avec eux à cette unité où personne ne manque de rien ; d'autre part, ils ont tous besoin des Apôtres, pour que leur existence et leurs activités soient bénies par le Seigneur, soient assumées par le Saint-Esprit, soient assurées et servent au bien commun. Et tout cela se faisait dans la gratuité, c.-à-d. dans la générosité, la disponibilité, la délicatesse, l'humilité, l'imitation de la Grâce. Car Dieu ne donne pas sa Grâce comme un potentat qui juge tout et s'impose à tout le monde, comme les gens du monde qui donnent par vantardise, calcul et profit. Il donne sa Grâce par le Christ ressuscité. La gratuité de cette Grâce appelle une réponse gratuite par la participation à la mort du Christ à ce monde pécheur, et la participation à la Résurrection du Christ pour le Salut du monde.

Il faut également remarquer que cette règle de l'Église est donnée aux croyants pour qu'ils expriment leur comportement de croyant. La foi n'est pas seulement un sentiment, un avis, une conviction ; elle n'existe vraiment qu'en agissant (Jc 2,17). Une foi qui ne se manifeste pas par des actes ressemble à une auto abandonnée dans le garage, une tondeuse dans la remise, une nourriture dans le frigo. Une tondeuse qui est laissée pour toujours dans la remise, c'est comme si elle n'existait pas ; même le désir de l'employer n'est pas encore l'employer. Ainsi, dire qu'on a la foi n'est pas encore croire, car la foi exige de faire ce qu'elle demande et c'est cela qui prouve qu'elle existe. Mais aussi, la foi chrétienne est authentique lorsqu'elle agit selon la Grâce du Christ et dans la gratuité de cette Grâce.

## Épître : 1 Jean 5,1-6

### I. Contexte

Presque tous les passages de 1 Jn se trouvent en cette Année B, et même durant tout le Temps Pascal. Son sens général est le suivant : La vie chrétienne est une vie de communion avec

le Père par son Fils incarné qui parle dans l'Église par les Apôtres au nom du Saint-Esprit. Notre texte est une partie du texte que nous avons eu au Baptême du Seigneur B. Là, c'est selon le mystère du jour que nous l'avons vu ; ici, ce sera évidemment sous l'angle de la Résurrection de Jésus. Dans les six versets que nous avons, comme dans nos autres lectures, il est question de la foi qui est traitée à chaque 2<sup>e</sup> de Pâques des trois Années. À ce dimanche de la foi, le Pape Jean-Paul II a joint la miséricorde. Ce dimanche est donc celui de la foi en la miséricorde divine, manifestée dans la Résurrection du Seigneur Jésus pour nous. Nous allons donc voir, dans cette épître, étape par étape, ce qu'est croire en la miséricorde de Dieu, et ce qu'est vivre en ressuscité dans le Christ miséricordieux.

Pour cela, je vais exposer brièvement la façon d'écrire de Jean afin d'en faire l'application à notre texte. Car connaître la façon dont Jean exprime sa pensée et son enseignement aide à les comprendre et à les approfondir :

- a) À première vue, on est dérouteré par un ensemble de petites phrases, apparemment faciles à comprendre mais qui semblent dire la même chose en d'autres termes, puis, ces phrases, à mesure qu'elles se déroulent, apportent de nouvelles idées sans lien direct avec ce qui les précède. En fait, la pensée de l'Apôtre s'exprime sous forme de spirale, en avançant et en s'élevant de droite à gauche et de gauche à droite, si bien qu'une même idée prise une deuxième fois ne veut pas dire la même chose, et que la dernière phrase reprend la toute première d'une façon complémentaire et plus riche. Il s'exprime ainsi, quand il donne un enseignement, parce qu'il voit le Mystère du Christ dans l'unité de tous ses aspects, et qu'il veut y faire entrer le lecteur et l'auditeur.
- b) Voici une image, exacte mais incomplète, pour que l'on comprenne bien ce que je viens de dire ; une autre fois je donnerai une meilleure image. Le style de Jean ressemble à un tire-bouchon employé pour tirer le bouchon d'une bouteille et que l'on enfonce en tournant pour qu'il soit saisi tout entier ; on le fait pénétrer par petits coups successifs, jusqu'à une profondeur suffisante, pour bien l'enlever. Ainsi, par petites phrases qui se succèdent, l'évangéliste entre dans le Mystère du Christ, en exprimant et en rassemblant, l'un après l'autre, les différents aspects qui le composent. Nous devons donc lire un enseignement de Jean, en suivant pas à pas cette façon de progresser : faire attention à chaque mot, respecter l'ordre des versets et des mots, chercher le lien qui les unit, s'arrêter à un mot nouveau ou à une phrase nouvelle pour découvrir comment l'idée nouvelle se rattache à ce qui précède, et progresser ainsi jusqu'à la fin du texte, qui achève son unité. Appliquons cela aux cinq premiers versets de notre épître.

## II. Texte

### 1) Puissance de la foi en Jésus, Christ et Fils de Dieu (v. 1-5)

Quand on a lu le texte du début à la fin comme je viens de le dire, et en pensant que le v. 6 semble être à part, on voit que le v. 1 et le v. 5 se correspondent, mais avec une différence notable : au début, Jésus est dit « le Christ », et à la fin, Jésus est dit « le Fils de Dieu ». On voit donc où Jean veut en venir : partant de Jésus qui est le Messie comme homme, envoyé de Dieu, il développe sa pensée en plusieurs phrases sur son Mystère, pour que le chrétien arrive à découvrir Jésus comme étant le Fils unique du Père. Ce développement est donc à la fois nécessaire et explicatif pour qu'on le comprenne bien, sans qu'on en fasse un assemblage d'idées qui ont, chacune, leur sens propre et se suffisent à elles mêmes. Voyons-le en huit étapes :

- 1) « Tout homme qui croit que Jésus est le Christ » : Pour la foi, reportons-nous à la première lecture : le croyant est celui qui base sa vie sur Jésus Christ mort et ressuscité, qui vit de la vie divine qu'il lui donne gratuitement, et qui l'imite selon cette Grâce. Or celui qui croit de cette manière « est né de Dieu », litt. « est engendré de Dieu ». Remarquons trois choses : d'abord le verbe au passif, ce qui signifie que cet état divin n'est



pas dû à l'homme, à ses mérites p. ex., mais uniquement à la Grâce de Dieu ; ensuite le verbe employé parle d'une nouvelle naissance, celle qui se fait par l'eau et l'Esprit, c.-à-d. par le baptême, comme Jésus le disait à Nicodème ; enfin le baptisé est dans une relation intime, due à la miséricorde divine, avec Dieu qui l'a engendré.

Cette première phrase peut avoir un double sens : ou bien l'homme est engendré de Dieu parce qu'il croit en Jésus Christ, ou bien il croit en Jésus Christ, parce qu'il est engendré de Dieu. En fait, ce sont les deux en même temps mais selon deux points de vue différents, le deuxième signifiant la continuité de l'engendrement, car de même que le baptême dure toute la vie, ainsi Dieu engendre continuellement celui qui croit en Jésus Christ. Mais la phrase ne contient pas de « parce que », elle exprime simplement un fait : un chrétien est un engendré de Dieu. On peut aussi y voir la part totale de l'homme, la foi, et la part totale de Dieu, l'engendrement. Cette première phrase est donc riche de sens ; d'ailleurs d'autres perspectives qu'elle ouvre pourraient être envisagées si j'avais donné plus haut une meilleure image que le tire-bouchon. Restons donc à cette constatation : croire en Jésus comme Christ, c'est être né de Dieu, participer à la nature divine, à la vie même de Dieu.

Voyons alors la deuxième étape qui est une des deux phrases de la fin du v. 1.

- 2) « Et tout homme qui aime le Père », litt. « Et tout homme qui aime Celui qui a engendré » : nous avons ici deux éléments nouveaux. Le premier est que de Dieu Jean passe au Père comme traduit le Lectionnaire. Dans la phrase précédente, l'engendrement était vu par rapport au croyant (« est engendré ») ; ici il est vu par rapport à Dieu (« qui engendre »). Ce n'est plus seulement de Dieu que le croyant est engendré, c'est Celui qui a engendré (donc le Père) le croyant. Mais c'est surtout le deuxième élément qui est nouveau : de « croire » Jean passe à « aimer ». Remarquons que « aimer » est souvent et d'abord attribué au Père (2 Cor 13,13), alors que « croire » est ordonné à Dieu et qu'il donne à la Grâce la possibilité de hisser [le croyant] au niveau de Dieu.

Ceci nous permet de passer de la première phrase à la double deuxième phrase. En effet, si la foi selon la Grâce rend participant de la nature divine, celui qui participe à la nature divine aime évidemment cette nature divine à laquelle il prend part. Ainsi la foi chrétienne est nécessairement ordonnée à la charité, l'amour-*ἀγάπη*, qui a été longuement traitée durant le Temps après la Pentecôte A. Tel est le sens du premier membre de la deuxième phrase, tel est aussi le lien de ce premier membre avec la première phrase.

Voyons maintenant le deuxième membre, dans la troisième étape.

- 3) Celui-là « aime aussi celui qui est engendré de lui » : ce « lui » désigne à la fois « Dieu » de la première phrase, et « le Père » de la deuxième phrase. Quant à l'expression « celui qui est engendré », on pourrait penser qu'il s'agit du Fils unique de Dieu-Père, mais comme Jean parle du Fils de Dieu à la fin, et que les versets qui suivent concernent seulement les hommes, l'expression vise le croyant.

Ensuite, pourquoi est-il dit que celui qui aime le Père « aime aussi celui qui est engendré de lui » ? Parce que le croyant aime naturellement ceux qui, comme lui, sont engendrés de Dieu, nommés au v. 2a. On dira sans doute que cela ne se réalise pas toujours, parce que le péché divise les engendrés de Dieu, mais Jean n'envisage pas encore le péché. De même donc que le divin aime naturellement le divin, ainsi celui qui aime Dieu le Père aime aussi tous les autres engendrés du Père. Voilà pour la progression du v.1.

Abordons maintenant le v. 2 qui comprend trois parties, et d'abord la première, traitée dans la quatrième étape.

- 4) « Nous connaissons que nous aimons les enfants de Dieu, en ceci ». Les engendrés du Père sont ici nommés : ce sont « les enfants de Dieu ». Nous remarquons dans cette phrase une reprise de « aimer » et de trois autres éléments qu'on n'a pas au v. 1 : « connaître », « enfants » et « nous ». Analysons les quatre :
- D'abord « connaître » (*γινώσκω* ou *γινώσκω*) : ce terme signifie un savoir intime conforme à ce qu'un autre connaît personnellement ; d'après ce que nous avons vu du

v. 1, il porte sur ce qui doit unir la foi, l'amour, Jésus, Dieu et les engendrés de Dieu, et sur l'amour envers les enfants de Dieu, c.-à-d. l'amour fraternel.

- Puis « les enfants de Dieu » : ce terme « enfants » évoque l'Église qui les enfante de Dieu, celui-ci étant l'Époux dans la personne de Jésus. Or, si ces engendrés de Dieu sont « enfants » et pas encore « fils », ils sont faibles, imparfaits, pécheurs, éducatibles, et c'est pourquoi l'amour fraternel peut être compromis.
- Ensuite « l'amour » : c'est celui du prochain, surtout l'amour fraternel, mais bientôt aussi l'amour envers Dieu. (v. 2b).
- Enfin le « nous » : Jean passe de croyants et enfants à « nous ». Pourquoi ? Parce que nous sommes nous-mêmes des croyants en Jésus et des enfants de Dieu, des transformés par la Grâce du baptême ecclésial et des pécheurs en cours de conversion.

Par-là Jean fait progresser sa pensée en passant du général au particulier, de l'indéterminé au concret, de tout croyant en Jésus et de tout enfant de Dieu à nous personnellement interpellés pour connaître davantage Jésus comme Christ ou Messie. Nous voilà engagés à correspondre à ce que Jean va dire, et d'abord aux preuves de notre amour fraternel dans la cinquième étape.

- 5) « Lorsque nous aimons Dieu et faisons ses commandements » : Ce sont, fortement liées, deux attitudes, propres à nous convaincre que nous avons fait nôtre l'amour fraternel. La première, qui est à la fois une preuve et une cause de cet amour fraternel, est l'amour pour Dieu. Jean l'a placé en second lieu, parce qu'il est prouvé par l'amour des frères (1 Jn 4,20), mais on ne peut aimer son frère que lorsqu'on aime Dieu (Mt 22,37-39 ; Hébr 6,10). D'ailleurs, fondamentalement il n'y a pas deux amours, puisque « L'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné » (Rm 5,5) ; on les voit unis en 1 Jn 4,16. De plus, ce que l'amour a de particulier est qu'il aime aimer. A ce propos, quand nous aimons, il faut faire attention au risque de ramener l'amour à un sentiment seulement. Quand je sens que j'aime quelqu'un, il peut se faire que j'aime cet amour que je ressens, mais alors ce n'est pas la personne que j'aime – elle n'est qu'une occasion –, c'est l'amour que je ressens. Il est d'autant plus important et nécessaire d'y faire attention, quand il s'agit de l'amour pour Dieu, car je ne connais pas sa réaction à mon amour pour lui : je peux m'imaginer faussement que j'aime Dieu. Il me faut donc un autre critère pour savoir si mon amour envers Dieu est valable aux yeux de Dieu.

Ce critère valable, qui permet en même temps de progresser dans le véritable amour, est de « faire ses commandements » (Mt 5,19 ; Jn 15,14). Ceci implique de ne pas les oublier, de juger si on les fait convenablement et non à moitié, de résister à autrui qui m'entraînerait à les négliger, de les insérer dans l'amour de Dieu et du prochain, et de les connaître concrètement, tels spécialement les dix commandements de Dieu ou Décalogue, ceux de l'Église, et les devoirs d'état. Et pour mieux nous rendre compte du lien étroit qu'il y a entre les commandements et l'amour de Dieu et du prochain, le judaïsme voyait déjà l'amour de Dieu dans la première table du Décalogue, et l'amour du prochain dans la seconde table. En Mc 12,32-34, le scribe qui répondait à Jésus en était convaincu, puisqu'il les unissait en un seul. Après avoir dit que nous aimons nos frères par l'amour envers Dieu en tenant compte de son critère valable, la pratique des commandements, Jean estime nécessaire de définir et de préciser « l'amour de Dieu » dont les commandements sont inséparables. C'est l'objet du v. 3 dont nous verrons la première partie dans la sixième étape, la deuxième partie étant un ajout logique, bien que surprenant à première vue.

- 6) « Car l'amour de Dieu, c'est cela : garder ses commandements ». Le « Car » donne la cause et la conséquence immédiate de ce qui précède. Jean veut donc aller encore plus loin ; il donne la définition, importante pour nous, de l'amour de Dieu : « Garder, τηρέω, – c.-à-d. conserver, entretenir, développer – ses commandements ». Donc celui qui, faisant plus que pratiquer, garde les commandements, même s'il n'en a pas envie ou encore éprouve de la répugnance, celui-là aime Dieu, possède l'amour de Dieu en lui. Par ex., Quand je donne à mon ennemi assoiffé de quoi le désaltérer, je l'ai aimé, parce que, comme Dieu fait luire

son soleil sur les justes et sur les méchants, j'ai voulu le soulager et je l'ai soulagé. J'ai fait taire la haine que je ressentais et j'ai voulu l'aimer selon le commandement de Jésus : « Tu aimeras ton ennemi » (Mt 5,44-45).

Vouloir activement, c'est aider. Ainsi, vouloir, coûte que coûte, garder ses commandements, c'est aimer Dieu. Jean place l'amour de Dieu avant de le définir par la garde des commandements, parce qu'il faut commencer par vouloir ce que Dieu veut, en écartant ce qu'on voudrait personnellement ; et il faut un vouloir actif pour rendre cet amour de Dieu effectif et agréé de Dieu. Cette cinquième étape semble bien difficile à vivre. Si malgré cela, on se met à garder les commandements, au début on les trouvera pénibles à effectuer et on en souffrira, mais si on tient bon, persévère, s'y habitue, on parvient peu à peu à supporter sa souffrance, à surmonter sa répugnance ; on fera alors la découverte surprenante que constitue la septième étape.

- 7) « Et ses commandements ne sont pas lourds ou un fardeau ». Le « et » exprime l'évidence et la conséquence, exprimées par ce qui suit : garder les commandements est une charge légère. Ici, une difficulté se présente. Le Lectionnaire rattache cette phrase au v. 4, alors qu'on pourrait la laisser dans le v. 3 et la sixième étape comme je le préfère. Dans les deux cas, il convient d'en faire la septième étape, mais de deux façons. Dans le deuxième cas, la phrase veut dire ce que saint Augustin écrivait : quand on aime, tout devient facile ; et alors on expérimente que la garde des commandements n'est pas pesante. Dans le premier cas, celui du Lectionnaire, la phrase signifie : Quand on croit qu'on est un engendré de Dieu, participant à la nature divine, on est fort de la force de Dieu ; et cela justifie le fait éprouvé que « ses commandements ne sont pas un fardeau ».

Dans ce premier cas, nous abordons ce qui est dit au v. 4. Le déploiement de cette force reçue, venant de l'amour pour Dieu ou de la Vie divine, s'effectue dans un combat qui aboutit à une victoire certaine contre le monde. Et l'arme qui nous permet de vaincre le monde et la chair, c'est « notre foi ». Cette union de la foi et de l'engendré de Dieu ne nous ramène pas au sens du v. 1 où nous avons ces deux éléments. Connaissant la façon d'écrire de Jean, nous savons qu'un progrès enrichissant s'est fait depuis le v. 1. Dès lors la foi de l'engendré que nous sommes est une foi combattante, en pleine action, contre le monde, une foi qui ne se laisse pas désarçonner par les révoltes de la chair et les persécutions du monde. Nous sommes ainsi préparés à aller encore plus loin : ce n'est pas seulement notre foi qui vainc le monde, c'est « Celui qui vainc le monde », objet de la huitième étape : ce n'est plus uniquement la vertu théologale de la foi, c'est le croyant, la personne qui vit de cette première vertu théologale. Nous allons ainsi aborder le v. 5.

- 8) « Or, qui est celui qui vainc le monde ? ». Cette interrogation, qui relance ce qui vient d'être dit, souligne une réalité importante, et précise – rectifie même – le sens très insuffisant qu'on pourrait avoir du v. 4. La réponse à cette interrogation est que la foi au Christ, qui a été développée depuis le v. 1, doit être la foi en sa divinité : « N'est-ce pas celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu ? », interrogation d'un autre genre, celle qui sert à accentuer une réponse évidente. Naturellement et charnellement parlant, nous sommes plus faibles que le monde et le Prince de ce monde. Il nous est donc impossible de les vaincre par nous-mêmes ; nous aurions vite fait de contourner la volonté de Dieu pour ne pas être trop persécutés par eux, de trouver des excuses pour minimiser les ordres d'obéissance à Dieu, de changer la mission de l'Église en propagande qui flatte le monde, d'être comme tout le monde pour ne froisser personne et être bien vus par tous. Mais la seule et vraie solution est de recevoir la force de Dieu, ce que Jean vient de dire au v. 4.

Pourquoi dès lors ajoute-t-il à la foi au Christ la foi au Fils de Dieu ? C'est parce que la force dont il parlait était l'effet de la puissance de Dieu et non Dieu lui-même communiquant sa puissance sous la forme d'une force en nous. Jean parle donc du Fils de Dieu présent en nous par notre union à lui.

Un seul, finalement, est vainqueur du monde : c'est Jésus, comme lui-même le disait à ses disciples en avertissement du jour où ils seraient persécutés : « Courage ! moi j'ai vaincu le monde » (Jn 16,-33). C'est donc par Jésus Christ, Fils de Dieu, que nous pouvons

vaincre le monde, la chair, Satan : Jésus Christ, homme, parce que Adam et Ève se sont laissé vaincre par le Serpent ; Fils de Dieu, parce que le péché qui asservit ne peut être remis et détruit que par Dieu. Si Jésus n'avait été qu'un homme, il eut été vaincu par le monde et le Prince de ce monde. Mais parce qu'il est le Fils de Dieu, notre foi en lui permet qu'avec lui nous vainquions le monde.

Voilà comment, pas à pas, le texte nous fait monter de Jésus comme Christ à Jésus comme Fils de Dieu, en une sorte de spirale linguistique où les gauches superposées suivent les droites également superposées. Il suffirait ici de reprendre notre texte, et trouver les courbures de droite et celles de gauche.

## 2) Témoignage de l'Esprit au sujet du Verbe incarné (v. 6)

Ce v. 6 est développé dans les v. 7-9 que nous avons eus au Baptême du Seigneur B, p. 6-8, avec les mêmes v. 1-6 que-nous avons ici.

En résumé, le v. 6 est lié aux versets précédents, pour que nous ayons une meilleure connaissance de la vie publique de Jésus Christ. Il nous dit : Le Fils de Dieu a vécu notre vie d'homme en passant par trois états : l'eau, c.-à-d. son baptême reçu de Jean Baptiste, le sang, c.-à-d. le baptême de sa mort, l'Esprit qui a opéré, accompagné et conduit son humanité. Et celui qui témoigne de tout cela, c'est l'Esprit. Mais à qui témoigne-t-il, sinon à nous qui connaissons déjà Jésus, pour que nous vivions à notre tour ses trois états : notre baptême dans l'eau et l'Esprit, nos eucharisties où l'Esprit nous fait participer au sacrifice du Christ, et la Grâce du Saint-Esprit qui nous imprègne, nous transforme et nous incorpore au Christ. Et pourquoi l'Esprit en ces trois états ? « Parce que l'Esprit est la vérité », c.-à-d. la révélation que le Père, par son Fils, a fait de lui-même. La Vulgate et des manuscrits ont : « Parce que Christ est la vérité » : non seulement Jésus a dit qu'il était la vérité (Jn 14,6), mais ici le Christ-vérité est Jésus ressuscité, divinisé, dont l'humanité est dès lors spiritualisée.

## Conclusion

Croire que Jésus est le Christ n'est pas chose trop difficile à reconnaître pour des baptisés en son Nom qui connaissent les évangiles synoptiques. Mais cette conviction n'est pas suffisante ; il faut arriver à croire que Jésus est le Fils de Dieu, ce qui est plus difficile à y impliquer notre vie, parce que sa divinité ne tombe ni sous nos sens ni sous notre raison. La Grâce de Dieu, cependant, nous en rend capables, mais c'est à condition de parcourir les étapes qui y mènent et que Jean vient de nous décrire : Croire que Jésus est le Christ est le propre de tout engendré de Dieu ; aimer Dieu comme Père qui donne sa vie divine ; aimer les engendrés de Dieu le Père comme le Christ qui en est le premier ; connaître que nous-mêmes devons aimer ces engendrés qui sont les enfants du Père et de l'Église ; pratiquer les commandements de Dieu comme critère valable du véritable amour de Dieu et du prochain ; garder, entretenir les commandements fait comprendre que cet amour les rend légers ; obtenir une foi combattante si forte qu'elle vaine le monde ; être unis à Dieu par la Grâce qui le rend présent en nous et apprend à croire que Jésus est le Fils de Dieu, maître de nos vies. Pour tout cela, les chrétiens ont l'Histoire du Salut qui leur expose le Mystère du Christ, ainsi que les sacrements de la Grâce confiés à l'Église.

Notre texte ne parle pas directement de la Grâce comme telle, mais en présente les effets depuis la foi en Jésus Christ jusqu'à la foi dans le Fils de Dieu. Elle est d'ailleurs à l'œuvre dans toute la Bible, dans l'Ancien Testament comme une aide, dans le Nouveau en personne, le Fils de Dieu incarné. Elle nous apporte le don gratuit de la vie divine, qui nous unit à Dieu pour que nous lui répondions dans la gratuité ; et elle manifeste la puissance de Dieu dans notre vie de croyants au sein de l'Église, jusqu'à nous faire remporter la victoire sur le monde hostile, les tendances de la chair, les tentations nécessaires.

## Évangile : Jean 20,19-31

### I. Contexte

Ce qui précède ce texte nous permet de comprendre l'apparition de Jésus ressuscité aux disciples et à Thomas. Marie Madeleine seule est présente au tombeau et, le voyant ouvert, annonce à Pierre et à Jean qu'on a enlevé le corps mort de son Bien-aimé. Les deux disciples courent au tombeau, voient les bandelettes, mais Jésus ne leur apparaît pas, et ils retournent chez eux. Par contre Marie Madeleine revient au tombeau, convaincue que le tombeau est le seul lieu de la présence de Jésus. De fait, Jésus lui apparaît et lui dit d'annoncer à ses disciples qu'il doit monter chez le Père ; elle va l'annoncer aux disciples tout en disant qu'elle a vu Jésus vivant.

C'est alors que vient notre texte. Nous devons l'aborder en n'oubliant pas que les disciples savent par Marie Madeleine que Jésus est ressuscité ; il le leur avait d'ailleurs dit plusieurs fois durant sa vie publique. Malgré leur défection durant sa Passion, les disciples continuaient à croire en Jésus ; c'est pourquoi ils sont réunis au cénacle, dans l'attente de le voir. Ils attendent toute la journée, et c'est seulement le soir que Jésus leur apparaît en leur donnant de nombreuses preuves de sa résurrection. Cette apparition a pour but non seulement de les convaincre de sa résurrection, mais aussi de nous faire savoir, à nous qui ne voyons pas Jésus ressuscité, que sa résurrection n'est pas le fruit de notre pensée et de notre volonté, que notre foi en Jésus, Christ et Fils de Dieu, est fondée sur le témoignage des Apôtres qui l'ont vu, et qu'il nous suffit de croire sans voir. Nous avons ce texte aux 2<sup>e</sup> de Pâques A et B, et à la Pentecôte A. Aussi, voyons-le sous l'angle de la Grâce et de la gratuité.

### II. Texte

#### 1) La grâce de la vision qui complète la foi imparfaite (v. 19-25)

- v. 19 : « Le lieu où ils étaient » : Les disciples sont rassemblés, alors que rien ne les y poussait, sauf l'espoir de voir venir Jésus à cause des paroles de Marie Madeleine, mais ce n'est qu'un espoir. Ils ne savent s'il viendra ni comment il viendra, ils attendent dans la résignation, mais aussi dans l'humilité car ils se rappellent qu'ils ne méritent pas sa venue. Cependant, ils croient toujours en lui de cette foi dont ils ont reçu la Grâce durant sa vie publique, mais leur foi est bien imparfaite et, n'eussent été les paroles de Marie Madeleine, elle se fut éteinte. Leur attente de Jésus dans la foi est déjà une réponse gratuite de leur part à ses paroles, et l'attitude gratuite de leur attente se révèle vraie puisqu'ils acceptent de l'attendre toute la journée. Nous avons ici un premier sens d'une attitude gratuite : l'attachement à tout ce que Jésus voudra ; ils font tout pour qu'il vienne, y compris accepter qu'il ne vienne pas.

« Jésus vint » : L'apparition de Jésus n'étonne pas les disciples – il en sera de même de toutes les autres apparitions –, ce qui indique que la Résurrection de Jésus ne fait pas de lui un être d'un autre monde mais le met, encore plus qu'avant, en osmose avec la vie quotidienne des hommes sur terre ; ainsi, Marie Madeleine l'avait pris pour le jardinier, Paul également reconnaîtra, sur le chemin de Damas, que les chrétiens persécutés sont Jésus lui-même, celui qu'il n'a jamais vu. Au fond, la Résurrection rend Jésus plus intime à chaque homme que l'intimité des hommes entre eux. Comme toute grâce de Dieu, la grâce de la Résurrection, qui n'est autre que Jésus ressuscité, correspond parfaitement à l'être de l'homme tel que Dieu l'a créé. Par contre la nature et la richesse divines de Jésus ressuscité dépassent l'homme, puisqu'au dire de Luc, les disciples pensent voir un esprit, un fantôme, et que les disciples d'Emmaüs ne le reconnaissent pas.

« La paix soit avec vous », mais litt. « La paix soit à ou pour vous » ; Jésus leur fait un don du Saint-Esprit pour que les disciples le reconnaissent. Mais pourquoi Jésus leur fait-il ce don, vu qu'ils ne méritent pas cette paix ? Parce que cette paix est une grâce, un don transmis gratuitement.

- v. 20 : « Ses mains et son côté » : Jésus leur montre que sa Résurrection contient sa Passion transfigurée, et, plus profondément, que sa Passion contient l'annonce de sa Résurrection. « Les disciples se réjouirent » : comme je l'ai dit dans l'Introduction, « Temps pascal », p. 1, en grec la joie est de même racine que la grâce. Les disciples ont donc reçu aussi la grâce de la joie. Et elle vient de la vision ou de la grâce de la vision du Seigneur qui frappe les disciples. Ceci indique trois choses :
  - 1/ Puisque la grâce et la joie s'identifient, la vraie joie vient de la grâce, et celle-ci donne la vraie joie.
  - 2/ La Passion et la Résurrection vont toujours ensemble, la Passion appelant la Résurrection, et celle-ci sortant de la Passion.
  - 3/ Le terme « Seigneur » est le titre de Jésus ressuscité, il comprend aussi bien la divinisation de son humanité que sa cause, sa divinité, puisque Pierre et les disciples savaient que Jésus était le Fils du Dieu vivant.
  
- v. 21 : « Paix à vous ! » : c'est un autre même don du Saint-Esprit, mais cette fois-ci la paix est donnée aux disciples pour que, sous la mouvance de l'Esprit Saint, ils assument la mission de Jésus de la même façon que lui.
  
- v. 22-23 : « Il répandit sur eux son souffle », litt. « Il insuffla », c.-à-d. il souffla en eux. C'est une action transformante comme les miracles, faite par le souffle attribué au Saint-Esprit. Jésus ressuscité possède donc le Saint-Esprit, et dorénavant il le donnera aux Apôtres, comme ici, à l'Église et à ses membres, et même à d'autres hommes dans le monde, alors que, durant sa vie publique, Jésus était aidé et conduit par le Saint-Esprit. Ici, le don particulier du Saint-Esprit, fait à ses disciples, est le pouvoir de remettre et de maintenir les péchés, comme Jésus et au nom de Jésus.

Voilà bien des dons que les disciples reçoivent, en retour de leur attitude toute gratuite dans leur attente fidèle et humble. Le texte ne dit rien de leur réaction ni de la disparition de Jésus, mais se hâte de parler de Thomas qui était absent, faisant ainsi deux épisodes, le premier incomplet et le second le comblant.

- v. 24 : « Didyme » ou « Jumeau » : de qui l'est-il ? On ne sait. Mais par l'absence puis la venue de Thomas, Jean ferait allusion au jumelage des disciples et du nouveau venu. On ne sait pas non plus pourquoi Thomas était absent, lui qui attendait comme ses compagnons la venue de Jésus ressuscité – peut-être était-il parti acheter des victuailles ? –. Quoi qu'il en soit, nous nous rendons compte, d'après ce que dira Thomas plus loin, du dommage qu'il subit de fait de son absence. Il y a cependant plus que cela, comme nous allons le voir.
  
- v. 25 : « Nous avons vu le Seigneur » : ce n'est pas un reproche des disciples, c'est une invitation à participer à leur joie. Ils veulent que Thomas, attristé comme eux de la mort de Jésus, sache que s'est réalisée leur attente de la venue de leur Maître ressuscité. Mais Thomas trouve leur témoignage insuffisant. N'aurait-il plus les mêmes dispositions de gratuité qu'eux ? Je pense, au contraire, que sa réaction exprime seulement son regret de n'avoir pas vu Jésus et son désir de bénéficier de la même vision pour être à leur niveau de joie. En effet, sa réaction à la fois dépitée et assurée : « Si je ne vois », exprime qu'il ne pouvait faire plus pour se préparer à voir le Seigneur, et que ce n'est pas de sa faute, mais de celle de Jésus de ne pas le voir parmi les autres. Quant à son désir d'être au même

niveau que ses condisciples, de ne pas faire bande à part mais de faire un avec eux, Thomas montre suffisamment que c'est à lui comme aux autres que Jésus voulait se faire voir. D'ailleurs, le fait qu'il soit maintenant présent au cénacle prouve déjà qu'il était dans la même attitude d'attente gratuite, d'attachement sans condition à son Maître.

Mais alors, quel est le sens de cette sorte de condition que Thomas formule : « Si je ne vois pas dans ses mains ... », d'autant plus qu'il ajoute fermement : « Je ne croirai pas » ? Pour le comprendre, il faut se rappeler que Thomas est l'Apôtre préoccupé des réalités concrètes, de la suite logique des événements, mais aussi de la compréhension immédiate des actes et des dires terrestres de Jésus, et de la foi totale, et donc gratuite, en son Maître vénéré, même quand il ne comprend pas ce qu'il demande de faire avec lui. « Ainsi, dit-il à ses compagnons, vous avez vu le Seigneur, sans attacher d'importance au fait qu'il avait ou non montré les plaies de sa Passion ; mais moi, ce sont ses plaies et son côté percé que je veux voir et toucher dans son corps ressuscité. Si les plaies de sa Passion ne font pas partie de sa résurrection, toute la vie mortelle de Jésus n'a plus d'importance, et alors, que vaut encore ce qu'il nous a enseigné, notamment l'accomplissement par lui de la Loi et des Prophètes ? Si seul Jésus ressuscité compte, le Jésus de l'histoire n'est plus que du folklore, et nous ne devons plus enseigner sa vie terrestre. Ce sont ses plaies réelles qui font le lien entre son existence mortelle, son existence ressuscitée, et notre existence terrestre. Vous avez vu peut-être un Jésus illusoire, moi je veux voir le Jésus réel et palpable ».

Mais pourquoi Thomas ajoute-t-il : « Je ne croirai pas » ? Les disciples ont vu et se sont réjouis, lui veut voir pour croire : eux étaient placés dans l'état de voir pour se réjouir, lui se place dans l'état de voir pour croire ; ou encore : pour eux la vision a abouti à la joie, pour lui la vision doit aboutir à la foi. Il y a là un changement de situation morale et spirituelle. La foi à laquelle Thomas veut adhérer n'est évidemment pas la foi que tous avaient en Jésus durant sa vie mortelle, ni celle encore imparfaite qu'ils avaient avant la venue de Jésus ressuscité. Il s'agit même d'une foi plus importante que celle en Jésus ressuscité. Car que signifie croire quand on voit ? Voir suscite une certitude où la foi n'a pas de raison d'être. Thomas ne doute pas que ses condisciples ont vu réellement Jésus ressuscité et que leur foi en lui en a été affermie, mais Thomas veut obtenir une foi nouvelle, celle qui surpasse la vision mais aussi qui porte sur un autre aspect de la personnalité de Jésus ressuscité. Que veut croire Thomas, qui soit très important, et qu'il réclame avec tant d'exigence ? Comme il vient d'insister sur le lien qui doit exister entre la Résurrection et la Passion de Jésus, il insiste maintenant sur le lien qu'il doit y avoir entre l'humanité ressuscitée et la divinité de Jésus ; c'est, nous le remarquons, la foi parfaite et pure qu'il veut obtenir. Les disciples se sont arrêtés à l'humanité ressuscitée de Jésus, Thomas veut aller jusqu'à sa divinité. Si Jésus, dans sa première venue, ne l'a pas attendu pour se montrer à lui, s'il l'a privé de sa présence, alors que Thomas s'était disposé comme ses compagnons à l'attendre, c'est que lui, Jésus, voulait qu'il obtienne plus que voir le Seigneur et s'en réjouir, faits auxquels les autres s'étaient arrêtés : c'était le don de croire en sa divinité par la constatation de son humanité. C'est à cette grâce-là que Thomas s'était senti appelé à répondre, sans qu'il la connaisse, et il y a répondu gratuitement. Comme dit plus haut, il a voulu rencontrer la personnalité complète de Jésus, le Fils de Dieu crucifié et ressuscité dans sa chair.

## 2) La grâce de la foi parfaite qui remplace la vision (v. 26-31)

- v. 26 : « Huit jours après » : Jésus attend une semaine, et non plus un seul jour, il veut mettre à l'épreuve la disponibilité gratuite de Thomas, et de fait, Thomas est là avec ses condisciples. L'attente n'a pas diminué sa disponibilité, elle l'a augmentée, ce que nous savons par les paroles qu'il va dire. Et Jésus revient de la même façon, dans le même lieu

fermé, dans la même attente de ceux auxquels il veut se montrer et donner une nouvelle révélation. Il montre ainsi qu'il accède au désir de Thomas et le place au rang des disciples et spécialement des Apôtres qui devaient avoir vu Jésus Ressuscité. « La Paix soit avec vous » : Jésus le dit pour la troisième fois ; c'est un nouveau don du Saint-Esprit pour un fait nouveau, qui concerne la foi voulue par Thomas.

- v. 27 : « Porte ton doigt ici ... » : Il s'agit de l'expérience palpable exigée par Thomas. Les disciples avaient seulement vu les plaies, Thomas prend conscience qu'il avait été appelé à les toucher. Ceci signifie deux choses : la première est que la Passion et la vie terrestre de Jésus sont bien présentes dans son état de ressuscité ; la deuxième est la nécessité de faire corps avec la Passion de Jésus pour prendre part à sa Résurrection. Et Jésus ajoute non pas « Cesse d'être incroyant » (Lectionnaire), ce qui pourrait faire penser que Thomas est en tort, mais litt. on a : « Ne deviens pas incroyant », commandement qui doit correspondre à la volonté de Thomas de croire. Que signifie alors « Ne deviens pas incroyant » ? Deux choses :
  - Celui qui doit nécessairement vivre la Passion de Jésus risque d'en être scandalisé et de refuser de croire en sa divinité (voir ce que Paul dit de la folie de la Croix, en 1 Cor 1,23-24). Les disciples n'ont pas encore vécu la persécution, qui sera pour eux la participation à sa Passion ; aussi les encourage-t-il dès maintenant à affermir leur foi en sa divinité.
  - Thomas et les autres ne doivent pas s'arrêter à la vie terrestre et à la Passion de Jésus dans leur futur enseignement aux membres de l'Église, car elles cachaient sa divinité, mais ils doivent croire que son humanité ressuscitée est divinisée, passée dans sa divinité.
- v. 28 : « Mon Seigneur et mon Dieu » : Thomas proclame sa foi en la divinité de Jésus ressuscité. Nous percevons quelque chose de plus dans cette réponse de Thomas : le sens de la Résurrection. Après la Transfiguration de Jésus, les disciples se demandaient ce que signifiait « ressuscité d'entre les morts ». (Mc 5,10). Avec Thomas, eux et nous, nous apprenons que la Résurrection de Jésus est la divinisation de son humanité.
- v. 29 : « Parce que tu me vois, tu crois » : Thomas a eu besoin de voir pour recevoir la Grâce de croire en la divinité de Jésus. Car, ai-je dit plus haut, il devait, comme les autres Apôtres, être témoin de la Résurrection du Fils de Dieu incarné (Ac 1,21-22). C'était bien là une nécessité, puisque Jésus a voulu se faire voir pour les convaincre tous. Mais « Bienheureux ceux qui croient sans avoir vu », mais littéralement c'est plus fort : « ceux qui ne voient pas et qui croient », ce qui veut dire : il est nécessaire de ne pas vouloir voir pour pouvoir croire. Contrairement à tous les disciples, croire sans voir est la condition de tous les croyants jusqu'à la fin du monde depuis la disparition de Jésus après son Ascension. Thomas, le jumeau des condisciples, a appris et devra prêcher l'Évangile qui fait connaître Jésus jusqu'en sa divinité durant le temps de l'Église, où Jésus sera invisiblement présent comme il est dans le Ciel. Thomas a voulu la vision pour accéder à la foi qui est plus importante ; maintenant il apprend que la foi atteint plus facilement la divinité de Jésus que la vision. La grande Grâce qu'ont eue les disciples n'est pas la vision mais la foi. Mais les dons de la vision et de la foi parfaite que les disciples ne méritaient pas mettent en évidence la miséricorde de Dieu exercée par Jésus, ce qui doit susciter en nous une foi plus grande en cette miséricorde divine.
- v. 30-31 : Jean en conclut que cette foi est si capitale et efficiente que les signes accomplis par Jésus « ont été écrits uniquement pour qu'on croie que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant on ait la vie éternelle ». Dans cette deuxième partie de notre texte, on a sept fois le terme « croire ». Souvenons-nous en : la foi est la réponse gratuite à la Grâce de la Résurrection, de l'humanité divinisée du Fils de Dieu incarné et crucifié, et elle entretient cette Grâce donnée gratuitement dans la vie des croyants, qui ont à être reconnaissants pour cette grande miséricorde divine.



## Conclusion

Marie Madeleine a obtenu de voir Jésus ressuscité : il est vivant, il doit monter vers le Père et elle doit le dire aux Apôtres. Mais ceux-ci, parce qu'ils ont été choisis pour prolonger sa mission, apprennent peu à peu, laborieusement et collégialement, ce qu'est Jésus ressuscité : il n'est plus soumis ni au temps ni à l'espace, mais il se les soumet ; il apparaît et disparaît comme il veut et quand il veut ; il se montre avec les plaies lumineuses de sa Passion ; il communique les dons du Saint-Esprit, notamment la paix par trois fois ; s'adapte miséricordieusement à la faiblesse humaine de ses disciples ; il se fait connaître par la vision mais aussi par la foi ; et aujourd'hui il est connu par le témoignage des Apôtres, les Saintes Écritures, la Sainte Tradition, et spécialement dans la Liturgie de l'Église. Une vérité importante est donnée dans cet évangile : la supériorité de la foi sur la vision. Les disciples, sans la présence de Thomas, pensent qu'il suffit de voir Jésus et de jouir de la joie qu'ils en obtiennent, mais l'épisode de Thomas indique que la foi va plus loin que la vision : elle supplée à la vision et même remplace avantageusement la vision. La vision en effet, parce que l'homme vit ici-bas dans la chair, risque de l'arrêter au récit de la Passion et à la probabilité de la Résurrection, tandis que la foi, qui ne dépend ni des sens ni de la raison, l'élève par la certitude de la Résurrection jusqu'à la découverte de la divinisation de l'humanité de Jésus. De plus, la vision est seulement personnelle et donc incommunicable en tant que vision, alors que la foi peut se communiquer par la parole et laisse à la Grâce la possibilité de convaincre ceux qui ont entendu.

Parce que Jésus ressuscité est la grande Grâce de Dieu donnée aux croyants, nous apprenons que toute grâce divine se comporte comme Jésus : elle peut venir et s'en aller, elle agit de façon ordinaire ou insolite, elle apporte des révélations partielles, elle se sert des événements, elle se place au niveau religieux de chacun et s'adapte à son état d'âme ; elle fait tout cela en vue de susciter la foi « en Jésus Christ, le Fils de Dieu », et de vivre pour lui, avec lui et comme lui. La réponse du croyant à la Grâce doit être, comme celle-ci, de l'ordre de la gratuité : il doit s'y disposer à la recevoir, la demander parfois souvent, l'attendre avec patience, l'accueillir comme elle se confère, savoir qu'elle le dépasse, et se laisser conduire par elle ; il doit aussi, comme les Apôtres, la recevoir, pour affermir sa foi en la Résurrection de Jésus par une participation à sa mort, et donner gratuitement les bienfaits de Dieu qui lui sont donnés gratuitement. Pour tout cela, il lui faut passer du fait de la Résurrection de Jésus à sa signification qui est la divinisation de l'humanité du Fils de Dieu, participer à la vie de l'Église, et méditer et exécuter les paroles de la Sainte Écriture.